

Le mois de décembre 2020 à l'Université alternative

Lutter contre les violences basées sur le genre et engager les femmes dans la recherche scientifique

Pour le mois de décembre 2020, l'université alternative s'est concentrée sur les exigences d'organisation des jeunes pour la *lutte contre les violences basées sur le genre* dans une société congolaise qui a besoin d'une culture d'harmonie relationnelle entre le genre masculin et le genre féminin. Sous l'égide du Salon scientifique des femmes de l'Université catholique La Sapientia de Goma, elle a aussi organisé une grande séance de réflexion et de formation des jeunes sur le thème : *Les femmes et la recherche scientifique en RDC, défis et enjeux d'avenir*.

GENRE, PAIX SOCIALE ET HARMONIE RELATIONNELLE

C'est le 10 décembre 2020 qu'une équipe de 25 jeunes (18 garçons et 7 filles) s'est réunie pour penser la stratégie de lutte contre les violences basées sur le genre dans la province du Nord-Kivu et en RDC. L'objectif était avant tout de poser un regard critique sur la manière dont est abordée cette lutte dans le discours au Nord-Kivu et sur les enjeux que l'on donne aux combats des femmes dans la communauté nationale congolaise. Ensuite, sur la base de cette perspective critique, il importait de repenser le problème d'un point de vue des visées concrètes dont les jeunes peuvent doter leurs ambitions en fonction de leur vision de la société qu'ils aimeraient construire ici et maintenant, non seulement à l'échelle de la province, mais dans une perspective nationale et africaine.

Dans l'analyse critique des orientations de lutte contre les violences basées sur le genre, il est apparu que ce qui se fait dans le Nord-Kivu, et même partout en RDC, ne se fonde pas sur une perception exacte de la situation vécues par les femmes ni sur les assises culturelles réelles des relations entre les hommes et les femmes aujourd'hui. Si on scrute le discours qui structure la manière dont la question qui nous préoccupe ici se pose dans l'espace public, deux perceptions s'affrontent et aucune d'elle n'est réellement innovante pour être une solution véritable au problème.

Selon la première perception, tout est une reprise des combats du féminisme venu de l'étranger et une ruminant locale des exigences qu'impose l'évolution de ce féminisme dans les différentes phases des luttes, depuis le discours agressif des femmes occidentales jusqu'aux préoccupations que désigne le concept de « genre ». Ce concept est actuellement le stade suprême des changements voulus par ce que l'ordre néolibéral souhaite que les femmes soient au niveau mondial dans les relations sociales. Au Nord-Kivu comme dans l'ensemble du Congo, l'élite qui dirige la lutte contre les violences basées sur le genre se présente comme une caisse de résonance commode et une forme de « copier-coller » magnifique de la vision occidentale de la femme moderne, selon une vision de la relation homme-femme guidée par les attentes de ce que veut l'ordre mondial actuel : un ordre dominé par le marché et son organisation du

travail, par les impératifs de la réussite matérielle fondée sur la recherche du profit, par les tempêtes de la compétition à laquelle tout le monde doit participer avec une parfaite égalité des chances.

La deuxième perspective est une critique de l'ordre social inspiré par la domination occidentale du monde. Elle reproche à cet ordre d'oublier ce qui structure la spécificité des luttes des femmes chez nous et ce qu'implique leur condition en tant que femmes. Elle ne voit pas que ces femmes qui sont violées, maltraitées, marginalisées, appauvries, écrasées, discriminées et manipulées par l'ordre social de la violence ne sont pas seulement en lutte contre la domination masculine comme en Occident, mais qu'elles subissent un appauvrissement anthropologique où sont niées les valeurs de la culture qui est la leur dans l'éducation fondamentale de leur société et le sens de leur être aujourd'hui écartelé entre la modernité dite occidentale et les fondements des civilisations africaines. Face à la masculinité des hommes africains formatés par l'Occident et de plus en plus coupés de leur culture traditionnelle et de la connaissance des bases de leur être, les femmes aussi aspirent à vivre selon une modernité dont elles ne connaissent ni les tenants ni les aboutissants par rapports aux valeurs de leur être et des traditions de leurs cultures. Aujourd'hui, il faut poser les questions des valeurs et du sens africain des relations entre les femmes et les hommes. Cela veut dire que dans la lutte contre les violences basées sur le genre, les questions suivantes sont primordiales :

- Au Nord-Kivu et partout en RD Congo, qu'est-ce qui construit la femme en tant que femme et l'homme en tant qu'homme en termes des valeurs culturelles fondamentales et du sens africain de la vie ?
- Qu'est-ce qui a conduit l'ordre social à fonctionner comme il fonctionne aujourd'hui : c'est un ordre de violence, de dysharmonie, de domination, de conflits liés au genre, aux antagonismes de culture et à la déshumanisation, tout cela dont souffrent les femmes de manière si ostensible dans nos sociétés ?
- Qu'est-ce qui s'est détruit dans l'humanité africaine et dans l'ordre mondial pour que la lutte contre les violences basées sur le genre devienne pour notre société un psittacisme creux de la part des chercheurs qui ne savent plus par où commencer leurs luttes ni sur quoi la fonder comme une lutte spécifique ayant des perspectives locales originales ?
- Pourquoi la formulation des problèmes de relation de genre chez nous ne jaillit-elle pas du fond de notre propre « âme » et reprend-elle seulement ce que dit « l'âme » d'un ordre mondial qui n'offre aucun avenir heureux aux hommes et aux femmes de notre propre terre, de notre propre culture et de notre propre volonté d'exister face à notre présent et à notre futur ?
- Que sommes-nous devenus pour que les relations de genre s'enténébrent dans la violence et se vident de tout sens d'humanité ?

C'est sur la base de ces questions que la question des violences basées sur le genre devrait désormais être posée, analysée et disséquée dans l'intelligence locale de la situation de notre société.

Ici, la perspective est une perspective de profondeur. Elle n'est pas une question théorique superficielle, qui se contenterait de ruminer toutes les souffrances des femmes pour

croire que la solution se trouve dans un changement de discours et dans des propositions de nouveaux styles de comportement dictés par *l'air du temps* qu'agite une phraséologie orageuse venue d'ailleurs pour s'imposer à nos imaginaires locaux.

Derrière l'ordre du discours

La séance de l'université alternative de décembre 2020 a confronté les deux perceptions du problème de la violence fondée sur le genre. Entre l'ordre global du monde et ses revendications et l'ordre local de la culture africaine et ses exigences, il est apparu qu'il y a lieu de ne pas placer un antagonisme puéril. Le Nord-Kivu, la RDC et l'Afrique vivent dans le monde actuel. Ils sont soumis aux exigences des revendications du féminisme international et aux préoccupations actuelles que dévoile le concept de genre. Il faut éduquer nos sociétés locales et les nouvelles générations à tout cela, dans une perspective riche d'innovations pour que notre continent apporte quelque chose de nouveau à la vision des relations entre les hommes et les femmes. Cela n'est possible que si l'homme africain et la femme africaine creusent au plus profond de leur être pour réentendre la voix de « l'âme » de leur culture et de sa vision de l'humanité. Ce travail d'éducation est aussi un travail de réinvention de l'Afrique, comme dirait V.Y. Mudimbe, c'est-à-dire un travail d'invention du nouvel homme africain pour une nouvelle société africaine avec une vision nouvelle des relations homme-femme.

Il faut, pour cette perspective, quitter le champ idéologique des théories antagonistes et unir les valeurs sociales dans une nouvelle dynamique pratique du sens : celle qui interféconde les cultures et les civilisations pour un être-ensemble fertile.

Pour cette perspective pratique, l'université alternative s'engage à mettre sur pied des clubs des jeunes qui promeuvent cette exigence de nouvelles pratiques de relations entre des nouveaux hommes et des femmes nouvelles dans une nouvelle société africaine, pour des relations harmonieuses et humainement fertiles entre l'homme et la femme au Nord-Kivu, en RDC et partout en Afrique. C'est à travers ces clubs d'innovation relationnelle que naîtra une véritable culture de la paix, loin de la culture de la violence.

LES FEMMES DOIVENT S'ENGAGEMENT DANS LA SCIENCE

Après la séance consacrée aux violences basées sur le genre, 93 jeunes (dont 37 jeunes filles) ont participé, toujours le 10 décembre 2020, à un atelier organisé à l'université alternative par le Salon scientifique des femmes sur le thème : « *Les femmes et la recherche scientifique en RDC, défis et enjeux d'avenir.* » Sous la direction de Germaine Bahati, présidente du salon, quatre formateurs venus du monde universitaire et de la société civile de Goma se sont chargés de mettre en lumière les défis et les enjeux de la science pour les femmes africaines actuellement.

Le professeur Kā Mana, de Pole Institute, a tracé le cadre global de la situation des femmes dans la recherche scientifique en Afrique. Selon lui, l'engagement des femmes dans la recherche scientifique est de plus en plus une tendance lourde dans les désirs des jeunes filles au sein des universités et dans les centres africains de recherches. Cette tendance est nouvelle et elle d'affermir. Le nombre des filles en sciences économiques, en médecine, en physique, en

chimie et dans les facultés de technologie augmente à vue d'œil. Mais l'on déplore en même temps l'effondrement de la culture générale des femmes dans la société. Le défi aujourd'hui, c'est de conduire les nouvelles générations des filles à unir culture scientifique et culture générale pour la construction de la nouvelle société africaine. Comment ? Par la création des structures comme le Salon scientifique des femmes partout dans les universités et par la formation des femmes dans les centres de recherche scientifique à promouvoir et à entretenir partout au Congo.

L'assistante universitaire Laetitia Ndeke, de l'Université catholique La Sapiencia à Goma, a présenté à l'assistante son expérience de chercheuse et d'universitaire. Elle a montré comment sa conscience de femme engagée dans la recherche s'est forgée. C'est par l'attention à la situation minoritaire des femmes dans le monde de l'enseignement et de la recherche, par le souci de s'affirmer comme femme dans ce monde, par la patience, par la détermination, la volonté, la rigueur et le respect de soi comme valeurs essentielles que tout s'est construit en elle. Sa conviction est que ce chemin éthique doit la route des femmes actuellement.

Un autre orateur du jour : l'étudiant Jacques Ndavaro, de l'Université libre des pays des Grands Lacs. Créateur d'un centre de recherche pour les jeunes au sein de son université, il a témoigné du dynamisme qu'il tente d'impulser parmi les jeunes, surtout dans les milieux des jeunes filles qu'il intéresse à la culture scientifique.

Après lui, un jeune activiste et militant du mouvement citoyen *Les Vaillants Nègres* a pris la parole pour parler du devoir d'enraciner la recherche scientifique dans le terreau culturel de l'Afrique et dans les problèmes urgents du continent africain aujourd'hui. A ses yeux, il y a un lien profond entre science et culture. Il est important que les jeunes africains saisissent ce lien pour créer une dynamique scientifique nouvelle dans nos pays, au lieu d'être des perroquets qui répètent des théories scientifiques dont ils ne maîtrisent pas les bases culturelles et les valeurs de fond.

Un débat important sur l'urgence de l'engagement des femmes dans la science en Afrique a eu lieu. Il en est ressorti une remise en question des idées reçues selon lesquelles il existerait un déterminisme biologique, des pesanteurs sociologiques et des déficits culturels qui seraient la cause du manque d'engagement des femmes dans la science. Tout cela est puéril et éloigne les femmes africaines de l'urgence d'organiser le système éducatif de manière à promouvoir l'engagement féminin dans la science et de conduire les femmes à s'affirmer dans le monde scientifique.

Au cours du débat, deux interventions fortes ont frappé l'assistance par leur vigueur et leur souffle.

La première fut celle que l'assistant Arsène Ntamusige, de l'université du Rwanda, a présentée. Son vibrant témoignage a été non seulement celui d'un jeune engagé dans la recherche scientifique, mais surtout celui d'un créateur de *Congo-Biotech*, une entreprise qu'il anime pour donner à sa recherche une dimension concrète pour l'innovation scientifique et le service sociale. Pour lui, la science est une passion de jeunesse qui l'a conduit à choisir l'agronomie comme discipline. Cette passion s'est affermie quand il a découvert tout ce qu'il pouvait devenir comme entrepreneur. Il s'est mis alors sous les ailes d'un grand professeur

malien qui l'a initié à la recherche et a confirmé en lui l'ambition de réussir dans son domaine de recherche. Ce mentor qui était son maître dans une université du Rwanda est récemment décédé. Aujourd'hui, Arsène Ntamusige se considère comme son héritier. Il a fait de ce sentiment d'héritier le moteur pour sa responsabilité de chercheur scientifique et de chef d'entreprise. Sa conviction est aujourd'hui : « les femmes africaines doivent s'engager dans la science pour la construction du futur africain. C'est un défi pour les jeunes filles universitaires et c'est un enjeu fondamental pour l'avenir africain. »

La deuxième intervention fut celle de l'animatrice de l'atelier, Germaine Bahati, qui a tiré les leçons des réflexions faites par les participants, à la fois pour elle-même comme étudiante à l'université catholique la Sapientia à Goma, pour les jeunes filles membres du Salon scientifique des femmes et pour toutes les étudiantes dont elle espère qu'elles pourront être fécondées par les résultats de l'atelier.

Pour elle-même, Germaine Bahati a compris que l'engagement des femmes dans la recherche scientifique est un combat à gagner et qu'il faut développer en chaque femme la passion pour la science, les valeurs pour réussir dans la science et l'ambition de travailler pour la promotion de la science dans la société.

Pour les membres du Salon scientifique des femmes, l'heure est celle de travailler ensemble pour que la science soit leur défi commun dans toutes les disciplines.

Pour toutes les étudiantes, le devoir est de faire du développement de la science un enjeu d'avenir et une responsabilité communautaire pour les hommes et les femmes tous ensemble.